INTERVENTION LORS DE L'UNIVERSITE DE LA VIGNE AU VIN
Ferrals-Les-Corbières, novembre 2016

L'idée de nature, facteur de division ou de réconciliation entre agriculture et société ?

Je vous propose de développer l'idée selon laquelle, en France, l'idée de nature, qui est sujette à de nombreuses évolutions et interprétations, est souvent l'une des sources de malentendus voire de conflits entre les mondes agricoles et le reste de la société, mais qu'elle peut aussi devenir l'élément central d'une réconciliation entre agriculteurs au sens large - je n'aborderai pas directement la vitiniculture - et opinion publique.
Mon propos se déroule en trois temps.
1) La nature en soi n'existe pas. Elle est une notion culturelle qui a, de plus, de fortes spécificités dans la société française.
2) Cette idée de nature, telle qu'elle a évolué chez nous à partir des années 1980/90, est au cœur du divorce actuel entre la société et les mondes agricoles, accusés de détruire les milieux naturels.
3) Enfin, j'aimerais évoquer le nouveau tournant qui émerge depuis peu, tant dans certains milieux scientifiques, techniques qu'agricoles, et qui laisse entrevoir de nouvelles relations entre nature et agriculture, permettant de redonner à ceux qui travaillent avec la terre et le vivant une place légitime au sein de la société du 21è siècle.

Mais d'abord, quelques mots de présentation de la structure au nom de laquelle je m'exprime. Car nous ne sommes pas des chercheurs, mais des médiateurs, dont les analyses sont issues de notre pratique du débat.
La Mission Agrobiosciences, qui a rejoint l'INRA l'été dernier, est en effet chargée depuis sa création il y a plus de 16 ans, d'éclairer au plan national les tensions et les conflits qui traversent notre société en matière d'agriculture , d'alimentation, d'environnement et de sciences du vivant.
Pour analyser ces tensions et opérer une médiation entre les différents acteurs du conflit, nous sommes amenés à organiser de nombreux échanges sous diverses formes, dont les Controverses Européennes de Marciac. Echanges faisant intervenir chercheurs de toutes disciplines, formateurs, professions agricoles, associations, politiques, pour tenter ensemble de repérer ce qui les oppose vraiment, de creuser les différents arguments, de définir les terrains d'ententes possibles.
Les sujets sont très divers. Parmi les plus conflictuels que nous ayons eu à traiter, figurent les OGM, le bien-être animal, la réintroduction des ours, les paysages, les forêts. Leur point commun ? Le dissensus sur l'idée de nature et sur ce qui est naturel ou artificiel. Car chacun peut avoir des conceptions très différentes de la nature, qui est chargée, lestée, de valeurs morales, d'idéaux, de croyances et, du même coup, d'attentes très distinctes. En caricaturant à dessein, deux visions extrêmes se dont face:
Pour les uns, la nature est quasiment objet de culte, un lieu de pureté que l'homme souille, pour d'autres, c'est une ressource à exploiter pour pressurer la fertilité, sur le même modèle que l'exploitation minière du charbon et du pétrole (cf travaux de Benoit Daviron, chercheur au Cirad).

- **Premier point : Une idée de nature très culturelle…**

De quoi parle-t-on quand on parle de nature, et d'où ça vient ? Pour comprendre cette pluralité de conceptions et la situation actuelle, il faut passer par un peu d'histoire, car la nature n'est pas une notion figée dans le marbre. Elle diffère selon les époques et les pays, sous l'influence principale des religions, de la pensée philosophique, et de l'avancée des connaissances et des techniques.

La nature est un mot qui vient du latin *natus*, c'est donc d'abord le fait de naître à la vie, ce qui advient spontanément à l'existence. D'où ce premier sens, dans l'Antiquité, comme force de vie, mais aussi le cosmos tout entier, dont l'homme fait partie.

A partir de là, en France, on repère plusieurs grands tournants dans notre relation à la nature, (même si celle-ci, partout et en tous temps, demeure une notion ambivalente).

1er tournant, l'influence du judéochristianisme, au début du moyen-âge, **qui sépare l'homme et la nature**. Ce n'est pas le cas pour d'autres religions, comme le taoïsme ou l'animisme. Dans la Genèse, l'homme, qui est au sommet de la Création, ne fait pas partie de la nature, mais règne sur elle : il a pour mission de « croître et se multiplier, remplir la terre et la dominer ». Ce qui a été compris de manière différente par les protestants et les catholiques à partir de la Réforme. Les catholiques ont entendu cette domination au sens de l'asservissement, comme un projet de colonisation de la nature. Les protestants y ont vu, eux, le sens de prendre soin de la maison, la « domus ».

2ème tournant, A partir de la fin du 16è et du début du 17è, le progrès des savoirs scientifiques et techniques non seulement entérine cette séparation homme-nature, mais **désacralise** cette dernière**, ce qui parachève s**a **domination** par l'homme. La nature n'est plus principe de vie, elle devient un monde physique, immobile. On cite souvent Descartes pour point de départ de cette pensée : La nature n'est pas une déesse, dit-il, c'est la Matière. Une matière sans âme, sans vie, que la Raison humaine peut déchiffrer et modeler à sa guise à l'aide de lois mécaniques et des mathématiques (cf les « animaux machines »). En ce sens, l'homme est « maître et possesseur de la nature ».
Cette pensée imprègne fortement les siècles suivants.

Ainsi Rousseau, pourfendeur du culte de la raison et donc opposé à Descartes ne remet pas en cause ce règne de l'homme sur la nature. Pour lui, ce qui distingue l'homme et l'animal, c'est que le premier est animé de volonté et de liberté qui l'amènent à évoluer, alors que l'animal reste immobile, entravé par ses instincts.

Même les Romantiques, qui se rebellent contre cette vision techniciste, mécaniste de la nature, ne remettent pas en cause la séparation homme/nature ; ils exaltent certes ce qui échappe à l'emprise de l'homme: les montagnes, la mer déchaînée, les forêts sombres…mais c'est toujours le sublime d'une nature *sans* l'homme

Enfin, avec Darwin et les théories de l'évolution, si la nature n'est plus considérée comme la matière immobile de Descartes, globalement, demeure l'idée que l'homme par son génie la contrôle et la façonne pour satisfaire à ses besoins, ce qui sous-tend la révolution industrielle et même la modernisation de l'agriculture dans l'après-guerre. Cette idée permet d'entonner un hymne à l'innovation et aux pouvoirs de la science pour dépasser un certain nombre de contraintes posées par la nature.

- **Homme et nature : Fascination-répulsion**

Avant d'aborder le dernier tournant, quelques mots d'un point de vue anthropologique et non plus seulement philosophique, religieux, sur la fascination/répulsion que nous avons de tous temps à l'égard de la nature ; ambivalence qui explique qu'on veuille la tenir à distance, la mettre à l'écart, voire la tenir en laisse via la domestication, Si on reprend le sens premier de nature, « ce qui nait », il évoque le jaillissement imprévu, brutal parfois, de forces qui nous dépassent. Même si on met ce monde en lois et en langage mathématique, un tsunami, une tempête, un cataclysme, le foisonnement sombre de végétation, la faune sauvage, tout cela est hostile et effrayant. Aussi l'homme a-t-il toujours cherché à repousser la sauvagerie, à s'arracher des instincts animaux pour gagner en liberté, tout en demeurant fasciné par un paradis perdu – le jardin d'Eden- où l'homme vivait en harmonie avec ces forces : d'où, notamment, le mythe du Bon Sauvage.
Cette tension se révèle entre autres dans la conception des jardins : d'un côté, les jardins à la française qui donnent à voir une nature « au cordeau », ordonnée par l'homme, de l'autre, les jardins à l'anglaise qui mettent en scène un idéal de nature désordonnée où la main de l'homme se fait invisible.

- **Mais venons-en au troisième tournant, actuel : le procès de la domination de la nature.**

Ce qui s'opère aujourd'hui, c'est que c'est ce projet même de domination de la nature qui est en procès vis-à-vis des agriculteurs, lesquels en sont l'un des moteurs.

Au cours des dernières décennies, les « *exploitants* », un mot récent qui n'est pas sans conséquence (exploiter peut signifier « abuser, tirer profit d'une manière illicite et excessive ») se sont vus reprocher de détruire, dénaturer les milieux naturels et le vivant en général– pollution de l'eau, érosion des sols, utilisation de pesticides, parfois maltraitance des animaux et « défiguration » du paysage. Au cœur de ces arguments, si certaines critiques du modèle agricole dominant sont fondées, d'autres reposent sur une vision idéalisée, voire re-sacralisée de la nature. Comment en est-on arrivé là ?

Notre hypothèse, c'est que s'opère actuellement une révolution « culturelle » à l'égard de la nature, hypothèse qu'étayent de nombreux signes. Le projet de domination de la nature est en effet remis en question, de manière minoritaire depuis les années 70 et massive à partir des années 2000.
Cela résulte de plusieurs phénomènes convergents que je résume « à la hache ». .

- <u>Une crise du progrès et une critique de la modernité</u> : l'avancée des sciences et des techniques n'est plus forcément synonyme de bonheur croissant et de bien-être de plus en plus partagé. Une défiance nouvelle s'est fait jour dans nos sociétés à l'issue de la bombe nucléaire, d'abord, puis de la vache folle, des scandales sanitaires, et, plus généralement de la prise de conscience des dégâts environnementaux. On peut, dans ce cadre, y ajouter la crise économique qui a achevé de mettre à mal le grand récit d'un progrès continu.

<u>- Un imaginaire de la nature qui a changé sous l'influence grandissante des pays</u> anglosaxons et de l'Europe du Nord, à dominante protestante. Pour la culture protestante, la nature incarne la Création, d'où très tôt, l'idée de protéger cette nature, la préserver comme elle était avant l'apparition de l'homme. Le 1er parc naturel aux Etats-Unis, Yellowstone, date de 1872 !
Il y a aussi l'influence de penseurs britanniques, allemands ou américains (comme Jérémy Bentham au 19è siècle) pour lesquels l'homme n'est pas le seul à avoir des droits, mais aussi les animaux, voire pour les plus radicaux, les plantes, les rochers… Selon les thèses les plus radicales, la nature aurait une valeur intrinsèque, elle serait admirable comme telle, et toute intervention de l'homme devient péché originel.

Je vais passer très rapidement sur d'autres processus qui poussent à un changement de regard sur la nature, comme l'émergence de l'écologie politique dans les années 70 ou la transformation des modes de vie liée à l'urbanisation galopante, qui a généré une demande sociale d'espaces naturels, de rapport aux animaux, une nostalgie d'un avant parfois idéalisé.

Cette soif de nature, pour reprendre votre titre, a été favorisée par *La disparition et la mise à distance du travail agricole*. Les espaces laissés vacants par l'agriculture et même ceux qui ne le sont pas deviennent un espace de consommation d'air pur, de beaux paysages, de silence. Ce qui n'est pas sans générer des conflits d'usage avec les agriculteurs, générateurs de bruits, d'odeurs, de bâtis utilitaires, de clôtures… Un travail agricole qui vient perturber le jugement esthétique porté par les urbains.

-A ce phénomène, s'ajoute la critique du modèle agricole dominant et de son industrialisation découvert brutalement par l'opinion publique à l'occasion de crises sanitaires.
Une modernisation qui est avancée masquée derrière le marketing, lequel a joué sur les images d'Epinal pour promouvoir des produits industriels, cf la laitière en habits quasi médiévaux, le pot de confiture grand-mère doté d'un faux bout de tissu à carreaux rouges et blancs… Un masque qui a renforcé la méconnaissance du travail agricole et du mode de vie des agriculteurs et qui s'est trouvé brutalement arraché à l'occasion de l'affaire de la vache folle, au cours de laquelle l'opinion publique a « découvert » les farines animales, les élevages dits intensifs, les abattoirs modernes etc. D'où ce procès de l'industrialisation et de l'artificialisation de l'agriculture et des systèmes alimentaires, voire procès de la transgression des espèces (farines animales).

Tout cela signe la fin du contrat passé dans l'après-guerre entre l'agriculture et la société et fondé sur la fonction nourricière pour garantir à la France son indépendance alimentaire.
Aujourd'hui, l'agriculture « moderne », technicisée et financiarisée ne serait plus qu'une source de problèmes, épuisant et défigurant la nature.
Non seulement l'agriculteur ne serait devenu qu'un producteur de matières premières pour l'industrie mais il est lui-même pris dans une logique de prolétarisation, coincé entre amont et aval de sa filière, piégé dans les limites économiques d'un modèle basé sur la pétrochimie, mis à mal par le changement climatique, stigmatisé par la société… Bref, en proie à une véritable crise existentielle.

- **Les conséquences de ce faisceau de tendances**

Les changements intervenus ces dernières années dans nos relations homme/nature peuvent conduire à des positions radicales. Ainsi, l'homme se trouve parfois chassé de certains espaces naturels : pour exemple, 25 000 paysans ont été expulsés ces dernières décennies de la partie centrale du Togo afin de créer un parc national de préservation de la faune sur 650 000 ha.
De même, on peut lire ou entendre, de la part de certains mouvements, une critique de l'invention de l'agriculture au néolithique, considérée comme le premier « péché capital »… Et de prôner le retour à un modèle de chasseurs-cueilleurs.
Enfin, dans les milieux associatifs, il est de plus en plus fréquent que la nature soit moralisée et personnifiée : « Mère Nature », « Gaia »… Une divinité qu'il ne faut pas « violer » au risque qu'elle se venge (cf des tracts contre les gaz de schiste). D'autres mouvances, comme les *vegans*, s'érigent violemment contre le principe même de l'élévage, prônant la libération des animaux dans la nature. En Bretagne, un consultant met en garde actuellement les organisations professionnelles agricoles contre les risques d' « écoterrorisme » par des groupes militants de défenseurs de l'environnement, une dérive violente de l'écologie dite « profonde », que le romancier C.Ruffin avait développé dans son livre « Le parfum d'Adam », (2008) sur les dérives radicales de l'écologie profonde.

Plus généralement, on note ici et là une tendance de notre société à vouloir réensauvager la nature : nouvelle esthétique des friches, réhabilitation des « mauvaises herbes » et des animaux « nuisibles », cueillette de plantes sauvages, mode des cabanes et des robinsonnades, trecks de survie « seul dans la nature » et j'en passe.

Ces évolutions récentes ont conduit des pouvoirs publics, des chercheurs et des agriculteurs à infléchir leurs positions pour tendre vers une nouvelle articulation nature/agriculture/société.

- Le ministère de l'agriculture, après avoir mis pendant des années les agriculteurs sous contraintes de normes environnementales, incite désormais à « produire autrement » (agroécologie) pour concilier économie et écologie.

-Les instituts de recherche, qui ont longtemps misé sur la réponse génétique, encouragent de nouveau les savoirs agronomiques et les recherches dites systémiques sur les interactions sols/eau/plantes/microorganismes… La nature devient alors un modèle, dont il convient de mieux comprendre le fonctionnement complexe pour une agriculture viable.

- Les agriculteurs, de plus en plus nombreux à s'engager dans des démarches d'agriculture de conservation, de précision et autres alternatives par rapport au conventionnel, disent certes leurs difficultés (freins économiques sociaux et culturels, dont le regard des pères et des collègues) mais aussi leur fierté et leur dignité retrouvée ou encore les liens nouveaux au consommateur et au citoyen. Ils énoncent leur soulagement à l'égard de pratiques polluantes abandonnées, y compris au nom de la santé de leurs enfants, et le succès du bouche à oreille dès lors que les rendements – et les revenus - sont au rendez-vous. C'est là plus qu'une alternative économique, un nouveau modèle de vie, où le respect du vivant entraîne une meilleure estime de soi. Or ces producteurs, s'ils sont encore minoritaires, deviennent visibles et audibles dans les médias.

Ainsi, peu à peu, un nouveau propos s'amplifie : il ne s'agit plus de contraindre la nature via des intrants de synthèse et autres procédés, mais de faire en sorte qu'elle exprime par elle-même tout son potentiel : arrêt des labours, semis direct sous couvert végétal, alliances plantes/ auxiliaires etc. revenir à certaines pratiques paysannes (semences)…). Il ne s'agit plus d'être des producteurs de matières premières, mais de *co-opérer* avec le vivant.

En guise de conclusion

On ne bloquera pas ce qui est en route. Au lieu de résister contre ces changements, il convient tout au contraire de s'en emparer comme une chance pour que l'agriculture retrouve une place légitime dans notre société à travers un nouveau contrat : il n'y a pas mieux placé que les agriculteurs pour coopérer avec les écosystèmes. A condition toutefois d'éviter deux pièges :

- Ne pas jouer sur les fantasmes que suscite l'idée de nature, en axant la communication sur une «Nature sacrée », au risque de s'en voir exclu/ Il convient ainsi de ne pas effacer la main de l'homme, son travail, mais de mettre en avant l'alliance nature-homme dont le paysage, entre autres, est le résultat. Un paysage qui n'est pas la nature « naturelle », mais la nature cultivée.

-Ne pas tomber dans le piège non plus du masquage de la modernité et de l'innovation : cacher le GPS et la technicité de tel procédé, pour ne parler que de tradition et de terroir, avec bérets et sabots, creuse le décalage entre le réel du travail vitivinicole et l'imaginaire de la société, décalage que la moindre « affaire » dévoile brutalement, suscitant incompréhension et colère.
Il s'agit bien plutôt d'expliquer que parvenir à exalter des processus naturels nécessite plus de savoirs et, parfois, plus de technologies.

Ainsi, après l'ère de l'arrachement à la nature, puis de sa consommation et de son instrumentalisation (pour reprendre une expression de Luc Ferry), viendrait celle de l'articulation homme-nature.
De ce point de vue, la viticulture semble être l'un des domaines de prédilection de cette réconciliation, avec une nature qui n'est ni divinisée, ni dénaturée, mais porteuse de valeurs qui nous font défaut dans un monde de plus en plus virtuel et technique, et constituant une butée assez saine du pouvoir de l'homme.

Valérie Péan, Mission agrobiosciences-INRA.